ISSN 5004-1112 - E-ISSN 2600-6359 www.cerist-asjp.dz/183

مجلة تنمية الموارد البشرية

# Spatio-temporal deictics and construction of the ‘’*I* ‘’: mutations of literary subjectivity from Dostoyevsky to Beckett

**GAOUDI Fella**
**Université deM’sila Algérie**
Fella.gaoudi@univ-msila.dz
0009-0009-8644-1061

## Highlights

- Deictics structure the spatio-temporal and interpersonal dimensions of literary discourse.
- Personal pronouns function as markers of subjectivity, memory, and emotional involvement in narrative construction.
- The study demonstrates how deictic expressions connect individual experience with universal meanings while shaping the reader–text relationship.

**Key words : Déictique spatio-temporels - Subjectivité littéraire - Pronom je – Énonciation - littérature.**

**Inormations:** **Received**: 09/09/2025 - **Accepted**: 09/11/2025 - **Published**: 30/06/2026

**To cite this paper:** GAOUDI F, Spatio-Temporal Deictics And Construction Of The ‘’I ‘’: Mutations Of Literary Subjectivity From Dostoyevsky To Beckett. (2026). HRD Journal, 21(1), 212-227, https://zenodo.org/uploads/21258084

## Abstract

In any form of oral or written communication, deictics have an irrefutable importance: they position the utterance in a spatio-temporal dimension and define the identity of the participants in the conversation. Through the analysis of contemporary and classical literary passages, this article proposes a study of deictics, in particular personal pronouns as markers of subjectivity, temporality and affective anchorage. We will try through this study to show how the use of deictics supports the construction of meaning, expresses interiority and establishes a singular relationship between the speaker, his narrative and the reader. In the field of literature, their use goes far beyond a simple reference function; it contributes significantly to the expression of lived experiences, emotions and memory. This article examines various sections where the use of personal pronouns shows: How do deictics, functioning on a personal level, create in literary work an experience of existence that is both subjective and universal? Finally, the study of deictics sheds light on the way in which literary writing puts into tension the real situation of reading and the fictional universe, by inscribing any narration in a dynamic of anchoring, displacement and polyphony.

**Human resources development Journal** publish under la licence Creative Commons Attribution-Non Commercial 4.0 International.

**العنوان: الدلالات المكانية والزمانية وبناء ''الأنا'': تحولات الذاتية الأدبية من دوستويفسكي إلى بيكيت**

**الملخص:**

في أي شكل من أشكال التواصل الشفهي أو الكتابي، تتمتع الإشارات بأهمية لا يمكن دحضها: فهي تضع الكلام في بعد مكاني وزماني وتحدد هوية المشاركين في المحادثة. من خلال تحليل المقاطع الأدبية المعاصرة والكلاسيكية، يقترح هذا المقال دراسة الإشارات، وخاصة الضمائر الشخصية كعلامات للذاتية والزمنية والتثبيت العاطفي. سنحاول من خلال هذه الدراسة أن نبين كيف أن استخدام الإشارات يدعم بناء المعنى، ويعبر عن الداخلية، ويقيم علاقة فريدة بين المتحدث وسرده والقارئ. وفي مجال الأدب، يتجاوز استخدامها مجرد وظيفة مرجعية بسيطة؛ فهو يساهم بشكل كبير في التعبير عن التجارب الحياتية والعواطف والذاكرة. تتناول هذه المقالة أقسامًا مختلفة يظهر فيها استخدام الضمائر الشخصية: كيف تخلق الإشارات، التي تعمل على المستوى الشخصي، في العمل الأدبي تجربة وجود ذاتية وعالمية؟ في نهاية المطاف، تسلط دراسة الإشارات الضوء على الطريقة التي تضع بها الكتابة الأدبية الوضع الحقيقي للقراءة والكون الخيالي في توتر، من خلال نقش أي سرد في ديناميكية من التثبيت والنزوح وتعدد الأصوات

**الكلمات المفتاحية: الإشارات المكانية والزمانية، الذاتية الأدبية، الضمير الأول، النطق، الأدب**

Titre : **Déictiques spatio-temporels et construction du ''*je*'' : mutations de la subjectivité littéraire de Dostoïevski à Beckett**

**Résumé**

Dans toute forme de communication orale ou écrite, les déictiques ont une importance irréfutable : ils positionnent l'énonciation dans une dimension spatio-temporelle et définissent l'identité des participants à la conversation. À travers l'analyse de passages littéraires contemporains et classiques, cet article propose une étude des déictiques, notamment les pronoms personnels en tant que marqueurs de subjectivité, de temporalité et d'ancrage affectif. Nous allons tenter à travers cette étude de montrer comment l'usage des déictiques soutient la construction du sens, exprime l'intériorité et établit une relation singulière entre l'énonciateur, son récit et le lecteur. Dans le domaine de la littérature, leur utilisation va bien au-delà d'une simple fonction de référence ; elle contribue de manière significative à l'expression des expériences vécues, des émotions et de la mémoire. Cet article examine diverses sections où l'usage des pronoms personnels montrent : Comment les déictiques, en fonctionnant sur le plan personnel, créent-ils dans l'œuvre littéraire une expérience à la fois subjective et universelle de l'existence ? En définitive, l'étude des déictiques éclaire la manière dont l'écriture littéraire met en tension la situation réelle de lecture et l'univers fictionnel, en inscrivant toute narration dans une dynamique d'ancrage, de déplacement et de polyphonie.

**Mot clés** : Déictique spatio-temporels, Subjectivité littéraire, Pronom je, Énonciation, littérature.

## Introduction

Dans toute œuvre littéraire, la subjectivité de l'auteur s'exprime notamment par l'utilisation de déictiques, ces indices linguistiques qui situent le discours dans un contexte d'énonciation spécifique. Les pronoms personnels, ainsi que les indicateurs de temps et de lieu, positionnent le locuteur dans l'espace et le temps de l'énonciation, tout en insufflant au texte une qualité dynamique et émotive. Que ce soit de la littérature classique, moderne ou contemporaine, elle offre un terrain d'exploration privilégié pour l'étude de la subjectivité. Depuis le dix-neuvième siècle jusqu'au vingtième siècle, les auteurs recourent à la première personne et à divers déictiques pour manifester non seulement une identité personnelle, mais également des perspectives éthiques, sociales ou existentielles. Le choix de ces positions énonciatives (du je tragique chez Dostoïevski au je prophétique chez Victor Hugo, en passant par le on universalisant de Romain Gary ou le je éclaté de Beckett) démontre la flexibilité et

la sensibilité du sujet littéraire ainsi que sa faculté à se projeter dans divers niveaux émotionnels, éthiques et philosophiques. Dans le corpus que nous étudions, traitant de la mort, de la douleur, du souvenir et de l'isolement, les déictiques jouent un rôle prépondérant. Ils servent non seulement à exprimer une expérience personnelle, fréquemment marquée par la douleur, mais également comme un moyen d'en assurer sa prolongation. Ainsi l'emploi du « je », expose le trouble personnel, le « on » cherche à élargir l'expérience humaine, alors que l'alternance entre passé, présent et futur crée une relation unique au temps et à l'espace, contingent entre souvenirs personnels et horizon collectif. Notre étude se concentre sur la question suivante : « Comment l'emploi spécifique de déictiques (je, on, indicateurs temporels et spatiaux) par Dostoïevski, Hugo, Gary, Camus et Beckett crée-t-il des positions énonciatives uniques et met-il en lumière, au-delà des styles personnels, le rôle des déictiques comme moteurs de subjectivité et de relation au monde dans la littérature ? ». Pour répondre à cette question, nous envisageons d'abord d'examiner comment les déictiques personnels facilitent la représentation de soi et l'engagement envers autrui ; ensuite, nous verrons comment les références temporelles manifestent le conflit entre mémoire et anticipation future ; enfin, nous analyserons de quelle manière les indices spatiaux illustrent la rétention du vécu émotionnel.

Pour aborder ce problème, nous formulons les suppositions suivantes :

**1.** Les déictiques et les indicateurs énonciatifs ne sont pas de simples éléments grammaticaux, mais des vecteurs primordiaux de la subjectivité littéraire.

**2.** La variété des fonctions du « je » et du « on » reflète un changement diachronique des attitudes énonciatives, passant du « je » prophétique et lyrique au « je » fragmenté et universel.

**3.** La mise en parallèle des textes souligne les tensions entre l'individualité unique et l'universalité dans la littérature, mettant en évidence un glissement graduel du « moi » vers une subjectivité commune ou fragmentée.

Cette énonciation littéraire articule implicite (Kerbrat-Orecchioni), polyphonie discursive et brouillage référentiel, ce qui permet d'explorer les enjeux de subjectivité, d'adresse et de positionnement du locuteur dans le texte. En d'autres termes, le « je » littéraire ne se réduit pas à une instance autobiographique stable, L'étude comparée de ces extraits1 montre que le discours littéraire met en scène trois grandes postures du sujet.

## I. Cadre théorique

1. Comment définir le pronom je dans la langue ?

Selon Émile Benveniste (1966, p : 258), le pronom « je » fait partie d'une catégorie spécifique de signes linguistiques qu'il désigne comme « indices de personne » ou déictiques. Des termes tels que je, tu, ici, maintenant n'ont leur sens que dans le contexte d'une situation d'énonciation. C'est pour cette raison que Benveniste fait une distinction claire entre la langue (système de signes) et l'énonciation (l'acte de produire un énoncé dans un contexte spécifique). Dans son célèbre essai sur la subjectivité dans le langage (1958), Benveniste déclare : « Est-ce vraiment le "je" qui dit "je" ? ». Avec cette expression, il met en évidence que mon existence en tant qu'entité est conditionnée au moment où un intervenant prend la parole lui-même et que je n'ai de signification que dans le cadre d'un acte d'énonciation. « Je », indique la prise de possession du propos par un individu qui s'exprime.

[1] Le choix de ce corpus repose sur sa représentativité des différentes formes de subjectivité énonciative : le ***je*** tragique de Dostoïevski, le ***je*** prophétique de Hugo et le ***on*** universalisant de Gary, ainsi pour Camus et Becket. Ces extraits, bien que situés dans des contextes distincts, offrent une base comparative féconde pour analyser la fonction des déictiques dans la littérature.

1.1. « Je » ne fait référence ni à une notion précise, ni à un individu constant.

À l'inverse d'un nom propre, « je » ne fais pas référence à un élément stable. Ce n'est pas toujours la même personne qu'il désigne : son référent change à chaque nouveau locuteur. C'est donc un signe vide dans la langue, qui ne prend signification que par l'acte d'énonciation. C'est Emile Benveniste (1966, 1974) qui a réalisé l'analyse la plus poussée du fonctionnement du pronom « je » parmi les linguistes. D'après sa perspective, « je » n'est pas un symbole comme les autres, mais un indice d'énonciation : Il n'a de sens que dans l'acte de parler, il décrit « je » et « tu » comme des « déclencheurs » (ou déictiques), car leur signification ne peut être comprise qu'en se basant sur le contexte de la communication. Roman Jakobson (1963) évoque, pour sa part, la fonction expressive du langage : « je » reflète l'existence du locuteur dans son intervention. Oswald Ducrot (1984) met l'accent sur la subjectivité liée au « je » : c'est l'endroit où se manifeste la voix du locuteur dans le discours.

**2. Conséquence sur l'interprétation de l'énoncé**

Un mot comme ‘’je’’ impose que l'on tienne compte du locuteur (qui parle), du moment de l'énonciation, du cadre spatio-temporel. Il est donc impossible de comprendre un énoncé contenant ‘’je ‘’sans se référer à son contexte d'énonciation. Des linguistes tel que Oswald Ducrot (1980), il a développé la notion de polyphonie énonciative : dans un même énoncé, plusieurs voix peuvent coexister. Le « je » littéraire peut donc être traversé par d'autres instances de discours. Catherine Kerbrat-Orecchioni (1980, 2002), qui a tenu à insister sur la pluralité des marques subjectives : déictiques, modalisateurs, implicite. Elle montre que la subjectivité s'exprime aussi dans des indices indirects, et pas seulement dans les pronoms. Nous citons aussi les travaux de Jean-Claude Coquet (1997, 2007) qui a travaillé sur la théorie de l'énonciation et du sujet. Il met en avant la complexité du locuteur, entre instance énonçante, sujet discursif et voix multiples. Dominique Maingueneau (1993, 2014) quant à lui, a étudié l'énonciation littéraire à travers la notion de scénographie et d'ethos : les déictiques ne se réduisent pas à de simples ancrages référentiels, mais participent à une mise en scène du locuteur dans un cadre discursif spécifique. Tous ces linguistes ont poursuivi la réflexion initiée par Émile Benveniste sur la notion d'énonciation, en mettant en évidence l'existence, dans le discours, d'un ensemble de termes linguistiques qui permettent au locuteur de se définir comme sujet parlant. Ces termes, appelés souvent embrayeurs ou déictiques, participent à l'ancrage énonciatif du discours. Ils incluent notamment : Les pronoms personnels (je, tu), les repères temporels (hier, maintenant, demain), les repères spatiaux (ici, là-bas), ainsi que les démonstratifs (celui-ci, celui-là, ce, cette...). L'agencement de ces éléments dans l'énoncé se fait selon une logique cohérente, structurée par la position du locuteur au moment de l'énonciation. Tous ces termes ne peuvent être pleinement interprétés qu'en tenant compte de la situation de communication dans laquelle ils sont produits. En dehors de cette prise en compte de l'énonciation, leur sens demeure flottant ou indéfini. C'est également à travers les modalités de la phrase que l'on peut compléter la catégorie des marques énonciatives, selon la perspective développée par Émile Benveniste. Il serait presque banal de rappeler que, selon que l'énonciateur pose une question, s'exclame, ordonne ou affirme, il oriente de manière décisive la relation de communication avec son interlocuteur. Ces modalités énonciatives (interrogative, exclamative, injonctive, assertive) traduisent autant d'attitudes subjectives du locuteur envers son propre discours et envers l'autre. De la même manière, l'emploi des temps verbaux constitue un marqueur fort de l'énonciation. Benveniste accorde une attention particulière au passé

simple et au passé composé, notamment dans les textes narratifs. Le passé simple, selon lui, inscrit les faits dans une temporalité coupée de la situation d'énonciation, conférant ainsi au récit une valeur d'objectivité. En revanche, le passé composé établit un lien plus étroit entre l'événement raconté et le moment de l'énonciation, ce qui implique une plus grande implication du locuteur dans son discours. Ainsi, les temps et les modalités de la phrase fonctionnent, au même titre que les pronoms ou les déictiques, comme des indices de la présence du sujet dans le langage.

**2.1. Enonciation et théories des actes énonciatives**

Il semble que la linguistique de l'énonciation a progressivement mis l'accent sur le rôle de l'énonciateur dans la création de sens. Cette approche théorique a été approfondie dans les années 1970, en particulier grâce aux travaux d'Antoine Culioli. L'angle de vue d'Antoine Culioli offre une lumière supplémentaire. D'après sa théorie des actes de langage, chaque énoncé découle d'un processus d'identification, de référence et de liaison qui va au-delà de la simple nomination. Ainsi, les déictiques ne se limitent pas à être des marqueurs de référence : ils reflètent l'activité cognitive et discursive du locuteur, qui positionne ses propos par rapport à un « ici », un « maintenant » et un « je » constamment redéfini.

Notre positionnement théorique s'aligne également sur ces contributions, tout en les ajustant au corpus analysé. Nous soulignons que nos suppositions stipulent que dans les œuvres littéraires traitant de thèmes existentiels (comme la mort, la souffrance, la mémoire, l'isolement), les déictiques contribuent à une démarche discursive sophistiquée. Le « je » se divise, se cache ou se fractionne ; le « on » universalise l'expérience tout en effaçant l'individu. Par conséquent, notre méthode cherche à transcender une appréhension strictement référentielle des déictiques pour les considérer comme des actions énonciatives de subjectivation, où le personnel se mêle à l'universel.

Selon Culioli, envisager le langage uniquement comme un outil de diffusion d'informations concernant une réalité extérieure est une perspective limitative. D'après ses dires, ce rôle d'information est en vérité marginal. L'élément clé est l'acte d'énonciation en lui-même, qui définit toutes les repères (temporels, spatiaux, personnels) par lesquels le locuteur positionne son auditoire dans un contexte de communication. Toutefois, ces identifications peuvent grandement varier puisqu'elles sont liées à la fois au contexte de l'expression et aux personnes présentes. C'est pour cette raison que, d'après Culioli, la communication est fondamentalement instable : le malentendu, l'ambiguïté et les « ratés » ne sont pas des problèmes à rectifier, mais des composantes inhérentes au langage en lui-même. Le sens ne se donne pas de manière immédiate, il se construit, se négocie, et parfois même se dérobe dans l'interaction. Genette fournit une explication pour l'instance narrative.

: « *Longtemps je me suis couché de bonne heure » Proust: de toute évidence, un tel énoncé ne se laisse pas déchiffrer—comme, disons, « l'eau bout à cent degrés » ou « la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits », — sans égard à celui qui l'énonce, et pour la situation dans laquelle il l'énonce ; ''je'' n'est identifiable que par rapport à lui et le passé révolu de l'« action » racontée n'est tel que par rapport au moment où il la raconte* » (Genette 1972, p : 247).

Concernant les fonctions réelles et thématisées du langage, selon Jakobson, elles peuvent être liées aux différentes instances énonciatives possibles, dans le cas d'un texte littéraire, par exemple, ces instances sont les suivantes : auteur empirique (réel), auteur construit (l'image que l'on se fait de l'auteur à partir de son texte), narrateur, personnage, narrataire, lecteur empirique (réel), etc. »

- **Méthodologie**

Pour tester ces hypothèses, nous avons constitué un corpus de cinq extraits littéraires représentatifs :

- Un extrait de Dostoïevski (Les Pauvres Gens),
- Un extrait de Victor Hugo (Les Contemplations),
- Un extrait de Romain Gary (Pour Sganarelle),
- Un extrait de Camus (L'Étranger) et un dernier de Beckett (L'Innommable).

**Le déroulement de l'analyse**

Nous débuterons par l'identification des déictiques et des marques énonciatives en repérant les pronoms personnels et impersonnels, ainsi que les adverbes de temps et de lieu. Nous procéderons par la suite à l'examen des effets de sens en réalisant une analyse de la façon dont ces composants façonnent la subjectivité et impactent la réception du texte. Enfin, nous effectuerons une analyse comparative où des passages seront mis en relation afin de dégager une classification des attitudes énonciatives pour observer les similitudes et différences diachroniques et stylistiques.

L'objectif est d'articuler méthodiquement l'analyse linguistique et l'interprétation littéraire, pour démontrer que les déictiques sont de réels opérateurs de subjectivité, qui mettent en lumière le lien de l'auteur avec le monde, les autres et lui-même. Ainsi, le but de cette étude est de démontrer comment les déictiques, dans un corpus littéraire empreint des thèmes existentiels comme la mort, la souffrance, la mémoire et l'isolement, reflètent une expérience personnelle et singulière tout en contribuant à une démarche d'universalisation du vécu. Nous examinerons la façon dont les déictiques personnels peuvent engendrer une représentation de soi et une certaine ouverture à autrui. L'usage du « je » comme manifestation de la souffrance intérieure et de la sphère personnelle. L'usage du « on » pour généraliser l'expérience humaine. Ces déictiques personnels remplissent un rôle similaire, voire « construisent une subjectivité plurielle et instable ». Un autre élément commun à notre corpus est l'utilisation de repères temporels : entre mémoire et anticipation : Le passé en tant que domaine de la mémoire et de la douleur. Le moment présent comme ancrage émotionnel et vécu intense. L'avenir envisagé comme projection, espoir ou source d'angoisse. Le rôle de ces déictiques temporels est de refléter la tension entre subjectivité intime et l'horizon universel. La subjectivité énonciative, qui traverse les trois axes : le personnel, l'universel et le collectif, est le fil directeur.

## 2. Contexte d'étude

**Fiodor Dostoïevski, Les Pauvres Gens (1846, trad. 1888 : 136)**

*« Je sens, je sais que je mourrai bientôt. Qui m'enterrera ? Qui suivra mon cercueil ? Qui me pleurera ? »*

**Victor Hugo, (Les Contemplations 1856 : 9)**

« *Je suis haï. Pourquoi ? Parce que je défends les faibles, les vaincus, les petits, les enfants. Je suis calomnié. Pourquoi ? Parce que j'aime les bouches sans venin, les cœurs sans stratagème. »*

**Romain Gary 1965 : 14**

« *On ne lit jamais un livre. On se lit à travers les livres, soit pour se découvrir, soit pour se contrôler. »*

**Albert Camus (L'Étranger 1942 : 9):** « *Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas*. »

**Samuel Beckett – L'Innommable (1953 : 213):** « *Je ne peux pas continuer, je vais continuer*. »

**Extrait n°1**

***Fiodor Dostoïevski : 1888 : 136***

Le ''je'' tragique : vulnérabilité et angoisse de la finitude chez Dostoïevski »

« *Je sens, je sais que je mourrai bientôt. Qui m'enterrera? Qui suivra mon cercueil ? Qui me pleurera ? ...* » (Dostoïevski, 1888 : 136).

**1. Étude des déictiques**

1.1. Les déictiques personnels

« Je » : pronom personnel de première personne, ici il ne renvoie pas à un être fixe mais à l'instance d'énonciation, selon la théorie de Benveniste (p. 251-259), le « je » marque l'expérience existentielle immédiate : l'énonciatrice (Varvara Dobrosiolova) s'auto-désigne comme sujet fragile, conscient de sa mort prochaine. « me » / « m' » : formes clitiques2 de la première personne. Elles prolongent la subjectivité, mais dans une relation à autrui : Qui m'enterrera ? Qui me pleurera ? Le sujet se constitue dans le langage par rapport à l'autre, attendu comme témoin de son existence et de sa disparition. C'est une question que tout le monde se pose, mais à lui-même, ce qui peut rendre le discours, ici une sorte de monologue. Nous nous sommes tous demandé un jour cette question même si c'est dans le subconscient et là nous sommes dans la subjectivité absolue.

1.2. Les déictiques temporels

Nous avons dans ce premier extrait « Bientôt » : adverbe de temps. Il inscrit l'événement dans un futur proche, marqué par l'urgence. En réalité, dans ce passage précis, c'est un marqueur d'angoisse : il réduit la distance temporelle entre le présent de l'énonciation (je sens, je sais) et l'événement irréversible (je mourrai). Ce bientôt, est une source d'angoisse pour l'auteur, le jour « j » attendu mais parfois totalement oublié.

1.3. Les déictiques interrogatifs

Comme pronom interrogatif, nous signalons la présence de « Qui », répété trois fois, il projette le discours vers une altérité incertaine et absente. En réalité Le déictique n'identifie pas ici, un interlocuteur précis, mais désigne un vide, un manque de réponse.

1.4. Fonction des déictiques dans le passage

Leurs fonctions dans ce passage, c'est qu'ils mettent en scène un sujet en crise existentielle, partagé entre affirmation de soi (je sens, je sais) et dépendance radicale au regard d'autrui (qui m'enterrera ?) qui est bien sûr inconnu. Ils ont aussi le rôle de traduire une subjectivité inquiète, structurée par l'anticipation et le manque. Ajoutons à cela, qu'ils révèlent que l'énonciation est indissociablement personnelle et dialogique : même dans un monologue, le sujet se construit par rapport à l'autre, fût-il absent.

**2. Extrait n°2 / (Victor Hugo, 1856 : 9):** Victor Hugo (Les Contemplations, première édition : 1856). Ici. Hugo exprime sa position d'écrivain engagé, qui se met du côté des opprimés et des faibles, tout en dénonçant la haine et la calomnie qu'il subit pour cette posture morale et politique.

[2] On appelle clitiques des unités linguistiques inaccentuées (comme je, me, te, le, la, y, en) qui ne peuvent pas être prononcées seules et s'appuient sur un mot hôte, le plus souvent le verbe. Ils se distinguent des déictiques par leur statut phonologique et morphosyntaxique, même si certains éléments (comme je) peuvent être à la fois clitiques et déictiques.

« Le'' je'' prophétique dans le sens (d'annonciateur) de l'individu au porte-parole chez Victor Hugo » :

« *Je suis haï. Pourquoi? Parce que je défends*
*Les faibles, les vaincus, les petits, les enfants.*
*Je suis calomnié. Pourquoi ? Parce que j'aime*
*Les bouches sans venin, les cœurs sans stratagème*. » (Victor Hugo, 1856 : 9)

**2.1. La présence énonciative** : le « je » comme construction d'une posture, nous remarquons ici que Le pronom personnel « je » est répété en anaphore (« Je suis haï », « Je suis calomnié »). Énonciativement, il marque la prise de parole d'un sujet qui ne se réduit pas à l'individu Hugo : ce « je » est une figure de l'écrivain engagé, une instance discursive qui se pose en porte-parole des opprimés. Comme l'explique Benveniste, le « je » est un embrayeur qui ne prend sens que dans l'acte d'énonciation : ici, il s'identifie à la voix de celui qui assume une mission morale.

**2.2. Les déictiques et l'argumentation implicite**

Les déictiques « je » / « pourquoi » / « parce que » construisent une scène d'énonciation dialogique : Hugo semble répondre à une accusation implicite, comme dans un procès fictif. Le schéma question/réponse, (« Pourquoi ? Parce que… ») rythme le passage et fonctionne comme un syllogisme affectif une sorte de réfutation : « on le hait », parce qu'il défend les faibles. « On le calomnie », parce qu'il aime les êtres sincères. Le dispositif rhétorique repose donc sur une logique de cause-effet qui dénonce l'injustice.

**2.3. Selon Benveniste** : le « je » comme instance d'énonciation

Pour Émile Benveniste, le pronom « je » est un embrayeur : il n'existe que dans et par l'acte d'énonciation. Ici, le « je » hugolien n'est pas un simple référent biographique (Victor Hugo l'homme), mais une instance discursive qui s'auto-désigne comme sujet parlant et souffrant. Par le schéma « Je suis haï. Pourquoi ? Parce que… », le poète s'inscrit dans une subjectivité assumée : la langue lui permet de construire son rôle d'écrivain engagé, persécuté et torturé mais porteur d'une vérité. Si on parle de positionnement, là, il est clair que Hugo illustre parfaitement la thèse de Benveniste selon laquelle le langage est le lieu même où le sujet se constitue.

**2.4. Selon Culioli** : l'opération de repérage et de valeur Pour Antoine Culioli, l'énonciation est une activité de repérage et de mise en relation. Le « je » n'est pas une simple identité, mais une position de sujet dans un système de valeurs. Dans ce passage, le poète opère un repérage double, il se situe comme « je » face aux « autres » (haineux, calomniateurs) pour dire qu'il y a une opposition intersubjective, il repère une hiérarchie axiologique : faibles, vaincus, enfants (positifs, sincères vs calomniateurs) négatifs, vénéneux et méchant. Ce travail de repérage est une opération énonciative qui construit un ethos (l'image de soi) : Hugo se présente lui-même comme le champion des opprimés et comme une victime délibérée de l'hostilité des puissants. Cette approche selon l'analyse culiolienne permet de transcender la simple subjectivité individuelle (Benveniste) pour démontrer la formation d'un système de valeurs à travers le langage.

**3. Articulation des deux théories**

Benveniste met en lumière le fait que le « je » n'existe que par l'énonciation: Hugo se constitue comme sujet parlant à travers ce poème. Culioli permet d'analyser comment, au-delà de cette subjectivité, le discours opère des repérages axiologiques (haï vs aimé, faibles vs calomniateurs), et

comment le « je » construit une posture éthique et politique, en combinant les deux approches, nous pouvons ainsi dire que Benveniste éclaire la dimension existentielle du « je » (le poète comme sujet de l'énonciation) et que Culioli, éclaire la dimension cognitive et argumentative (le poète comme instance qui organise des valeurs et se place dans un rapport dialogique au monde).

**3.1. Marques de l'énonciation**

*Pronoms personnels* : emploi répété de ‘’je’’, qui marque une forte présence énonciative. Ce ‘’je’’ assume, revendique, se justifie en ce qui concerne la modalité interrogative, parce que ça engage un dialogue implicite avec un tu absent, un interlocuteur supposé ou imaginaire (peut-être l'opinion publique, le lecteur, ou une instance accusatrice). Pour la modalité assertive : Je suis haï, je suis calomnié, je défends, j'aime, ici, le locuteur s'affirme et prend position, dans une posture d'éthique et de morale. Pour ce qui est du Lexique de la subjectivité, nous trouvons : haï, calomnié, j'aime, qui forment des indices d'une expérience personnelle et affective mise en scène. Il faut noter que ce ‘’je’’ n'est pas directement l'auteur : C'est un personnage fictif, un sujet qui s'exprime dans le texte, mais il peut également être interprété comme le reflet éthique ou idéologique de l'auteur. Le « tu » n'est pas explicitement présent, mais est sous-entendu : s'agit-il du lecteur, de l'accusateur, de la société ? C'est une conversation sans interlocuteur clairement défini, mais avec un récepteur sous-jacent (voilé). L'énoncé est enraciné dans un contexte d'expression fictif, mais intensément affectif et impliqué ; (ici, nous sommes dans l'implicite et ses fonctions).

**3.2. Effets d'implicite**

Le locuteur ne dit jamais qui l'a haï ou calomnié, ni quelles circonstances précises sont évoquées. Cet implicite suscite un effet de drame ou de plainte : le non-dit renforce le pathos du discours. L'omission d'un accusateur précis transforme le discours en interpellation universelle ou en protestation existentielle, on peut facilement supposer que tout lecteur peut se sentir visé ici, car il s'agit bel et bien de la nature humaine dont tout le monde est concerné, autrement dit nul n'est à l'abri de cette réalité.

**3.3. Interprétation discursive**

Le ‘’je’’ ici est une figure éthique (morale) : il se définit par ses valeurs (défendre les faibles, aimer la sincérité). Le propos présente une subjectivité marquée, marginalisée, mais également honorable et cohérente. Cette perspective fait écho à la conception de Benveniste : le « je » n'est pas simplement un nom propre, mais une construction élaborée à travers et par le discours, placée dans un moment d'énonciation empreint d'émotion. Selon Culioli (1991), ces repérages sont intrinsèquement contextuels et changeants : on ne peut saisir ce « je » que dans le cadre singulier de la situation discursive qui l'évoque, et non en tant qu'élément stable ou lexical.

**3.4. Spatial :** Il n'est fait mention d'aucun lieu spécifique : Pas de « ici », « là », « proche », « éloigné » ... Cependant, il existe un espace sous-entendu : celui d'un au-delà spirituel où l'on « retrouve » les âmes. L'univers matériel (« corps, formes, images ») est voué à s'évanouir, ne subsistant alors que l'espace intangible des âmes. Dans ce contexte, l'espace est métaphysique, intangible et détaché de la réalité existante.

Synthèse: Cet extrait montre comment l'énonciation littéraire permet de construire une subjectivité forte, mais implicite, marquée par la tension entre affirmation de soi et absence d'un interlocuteur clair. Le’’ je’’ n'est ni purement autobiographique, ni totalement fictif : il est discursif, rhétorique et éthique.

**Extrait n°3 :** Le « on » garyen : une énonciation impersonnelle pour une vérité universelle : « *On ne lit jamais un livre. On se lit à travers les livres, soit pour se découvrir, soit pour se contrôler ».* (Gary, 1965 : 14)

**3. Le "on" : universalisation du vécu**

Le pronom "on", employé dans certaines citations (« On ne lit jamais un livre, on se lit à travers les livres »), étend la subjectivité dans une expérience humaine commune. Il implique le lecteur dans une communauté d'expérience, tout en effaçant l'identité individuelle.

**3.1.** Le principal déictique ici est le pronom "on", utilisé quatre fois.

a) "On" : Il s'agit d'un déictique personnel, un pronom indéfini à valeur générique ou inclusive. Il peut désigner tout lecteur, y compris l'auteur lui-même, ou le lecteur du texte. Ce "on" crée un effet d'universalité : tous les lecteurs seraient concernés par cette manière de lire.

b) "Se" : Pronom réfléchi. C'est aussi un déictique dans la mesure où il renvoie au sujet de l'énonciation, ici de nouveau "on". Il montre que le lecteur agit sur lui-même : "se lit", "se découvrir", "se contrôler".

**3.2. Fonction des déictiques dans la citation**

Dans cette phrase, les déictiques ne renvoient ni à un lieu précis, ni à un moment spécifique, mais au locuteur lui-même (par l'intermédiaire du pronom personnel). Ils jouent un rôle crucial dans la création de sens : Le « on » transforme cette pensée en une observation générale, presque en une loi universelle concernant la lecture. L'utilisation du pronom réfléchi (« se lit ») montre un lien entre le sujet et lui-même, par le biais de l'objet-livre.

**3.4. Effet produit**

Ces déictiques situent la citation dans un registre subjectif et introspectif, tout en conservant une portée universelle. L'utilisation du « on » permet d'éviter une déclaration personnelle ou autoritaire (telle que « je » ou « vous ») et encourage une identification commune. Le réflexif implique un processus interne de connaissance ou d'auto-régulation.

**Synthèse:**

La citation s'appuie principalement sur des déictiques personnels (le pronom « on », les pronoms réfléchis « se ») qui ont pour but de généraliser une expérience personnelle, tout en établissant un lien introspectif entre le lecteur et lui-même par le biais de la lecture.

**II/ Du je universalisé au je éclaté : Camus et Beckett**

**1. Albert Camus – L'Étranger (1942: 9)**

« *Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas*. » (Camus, 1942 : 9)

Le passage met en évidence un « je » en retrait et des déictiques temporels brouillés 3. L'auteur semble prendre du recul par rapport aux événements, ce qui engendre une impression de neutralité ou d'incertitude existentielle, en contraste avec l'angoisse du personnage doystoïevskien ou le personnage poétique de Hugo. L'extrait met en scène un je distancié et des indices temporels vagues, créant une impression d'incertitude, de flottement et de neutralité. La subjectivité se cache derrière le

[3] Par déictiques brouillés, on entend des marqueurs spatio-temporels (comme aujourd'hui, hier) qui perdent leur fonction d'ancrage stable dans l'énonciation, produisant une incertitude référentielle et un effet de flottement du sens.

récit, conférant au texte une distance affective. Cette position se distingue de l'accentuation forte du moi chez Dostoïevski et de la portée morale, prophétique (annonciateur) et prémonitoire du moi hugolien, et illustre une transformation de la subjectivité vers le détachement et l'objectivation.

**2. Samuel Beckett – L'Innommable (1953)**

« Je ne peux pas continuer, je vais continuer. » (Beckett, 1953 : 213)

Dans ce contexte, le « je » est décomposé et réduit à l'acte d'expression, reflétant une subjectivité dispersée. Ce passage illustre l'intensification de la crise du sujet, où le « je » ne véhicule plus d'identité ou d'émotion, mais se réduit simplement à être un canal du langage et de la conscience. C'est un fragment qui est décomposé et réduit à l'acte d'énonciation. La présence constante de redondance et d'incohérence interne révèle une crise aiguë du sujet, où le pronom « je » ne réfère plus à une identité solide, mais se restreint à la manifestation même du discours. Cette radicalisation de la fragmentation du je représente le summum d'une progression diachronique des positions énonciatives : passant du je tragique (Dostoïevski) au je universalisé (Gary), pour finalement arriver au je éclaté et minimaliste (Beckett).

**III/ Comparaison énonciative**

Dans le passage de Victor Hugo, l'emploi du pronom « je » souligne fortement la subjectivité du poète et confère à son propos une tonalité lyrique et contestataire : l'énonciation est personnalisée et focalisée sur le conflit entre le sujet et ses opposants. En revanche, Romain Gary utilise le pronom indéfini « on », ce qui gomme l'aspect unique de celui qui parle et permet à son expérience de devenir une vérité universelle. Tandis qu'Hugo affirme un « moi » engagé et en souffrance, Gary énonce une maxime qui s'applique à tous. Ces deux options de discours exemplifient parfaitement ce que Benveniste désignait par « l'appareil formel de l'énonciation » : le déictique n'est jamais impartial, il façonne une certaine représentation du sujet à travers et via le langage.

**1. Analyse comparative (énonciation et déictiques)**

1.2. L'énonciation et le « je »

Pour Dostoïevski : le « je » est existentiel et angoissé. Le sujet parle de sa propre mort imminente, dans une anaphore tragique et émouvante (« Qui… ? Qui… ? Qui… ? »). Chez Hugo : le ''je'' est engagé et combatif. Il se pose comme défenseur des opprimés et victime de l'injustice, avec une fonction prophétique et morale. Alors qu'en étudiant Gary, on voit que le 'je'' est réflexif et universalisant. Ce n'est pas seulement l'auteur qui parle, mais tout lecteur qui se projette dans l'acte de lecture. En résumé on peut dire que dans les trois cas, le ''je'' est un prisme, une sorte de réfraction d'énonciation, tout en assumant trois rôles différents : Intime et tragique (Dostoïevski). Social et politique (Hugo), Réflexif et méta textuel (Gary).

1.3. Les déictiques et le rapport au lecteur

- Dostoïevski : le ''je'' est opposé à un « personne » implicite. Le futur (« bientôt ») inscrit le discours dans une temporalité fermée voire dramatique.
- Hugo : le je convoque un « tu » implicite (l'adversaire, le lecteur) par la structure argumentative (« Pourquoi ? Parce que… »). On est dans le registre du discours polémique, nous pouvons évoquer le ''je'' inclusif ici.

➢ Gary : le ‘’on’’ inclut le lecteur dans une communauté d’expérience. Le déictique est ici généralisant, donnant à la parole une valeur universelle.

➢ Camus : Le « je » chez Camus n’est pas un « je lyrique » (comme chez Hugo) ni un « je introspectif » (comme chez Proust), mais un « je » confronté à l’absurde : l’absence de sens du monde.

➢ Beckett : le « je » impossible, qui s’effondre et se recrée dans la parole.

**2. La fonction du discours**

On observe ici que, chez Dostoïevski, il s'agit principalement d'une fonction expressive (confession, lamentation, introspection), alors que, chez Hugo, c'est indéniablement une fonction argumentative et polémique visant à persuader ou à défendre une position morale. Toutefois, chez Gary, la fonction du discours joue un rôle métalinguistique et philosophique (dans le sens de considérer la lecture et la subjectivité).

Dans l'œuvre de Camus, le langage joue un rôle purement constatif : il se restreint à relater un fait sans émotion ni interprétation, témoignant ainsi de la relation distante et neutre du sujet à l'événement. L'individu se dissout derrière l'énoncé, et le temps demeure indistinct, instable. À l'inverse chez Beckett, le discours prend une tournure performative et vitale : il ne sert pas à décrire la réalité, mais à préserver l'existence du sujet. Les mots ne reflètent plus la réalité, mais sont devenus un moyen de survie. L'effondrement du je est représenté par la répétition, la contradiction et la suspension temporelle, qui ne subsiste que par le biais de l'acte même de parler. Par conséquent, si pour Camus le discours est le miroir de l'absurde, pour Beckett il en est la manifestation directe, portant à son paroxysme la minimisation du « je » et du temps à l'instant de l'énonciation.

**IV/ Discussion générale et conclusion**

**1. Discussion : évolution diachronique des postures énonciatives**

L’analyse comparée des extraits de Dostoïevski, Hugo, Gary, Camus et Beckett met en évidence une mutation progressive des postures énonciatives à travers le temps et les styles littéraires :

L'effondrement du je est représenté par la répétition, la contradiction et la suspension temporelle, qui ne subsiste que par le biais de l'acte même de parler. Par conséquent, si pour Camus le discours est le miroir de l'absurde, pour Beckett il en est la manifestation directe, portant à son paroxysme la minimisation du « je » et du temps à l'instant de l'énonciation.

Qui m’enterrera ? Qui suivra mon cercueil ? Qui me pleurera ? … »

L'emploi de l'anaphore interrogative met en lumière une profonde solitude existentielle, où l'individu remet en question la permanence de sa mémoire après son départ. Ainsi, l'individu se présente ici comme un sujet vulnérable et mortel, en proie à l'angoisse de sa propre finitude. Dans l'œuvre de Victor Hugo, l'énonciation revêt une tout autre dimension. C'est la voix d'un poète militant, en résistance contre l'injustice : « Je suis détesté. » Pourquoi ? « Parce que je plaide pour les innocents, les perdants, les modestes, les enfants. » Ce je n'est pas replié sur lui-même, mais se tourne vers le monde et autrui, adoptant une posture à la fois polémique et prophétique et énonciatrice. Le poète se positionne en tant que conscience morale et collective, embrassant la haine comme reflet de son dévouement envers les opprimés. Finalement, dans l'œuvre de Romain Gary, le « je » évolue vers une dimension réflexive et universelle. En disant que « On ne lit jamais un livre. « On se lit à travers les livres », l'auteur nous offre une introspection métatextuelle sur l'acte de lire. Dans ce contexte, le « je » ne représente plus seulement la perspective de l'auteur, mais se transforme en un sujet universel qui

reflète celle du lecteur. L'énonciation s'adresse à une communauté d'expérience où chaque individu trouve son identité au sein des textes. Donc, ces trois passages démontrent trois applications différentes de l'énonciation : la confession existentielle (Dostoïevski), l'affirmation politique (Hugo) et la réflexion métatextuelle (Gary). Ils mettent en lumière l'abondance des déictiques personnels dans la littérature, capables de véhiculer alternativement le personnel, le collectif et l'universel. Ainsi, ils démontrent trois approches littéraires pour utiliser l'énonciation : l'individuel, le collectif et le réflexif.

3. **Le je universalisé et distancié (Gary, Camus):** c'est une transition vers le nous, éloignement émotionnel, réflexion commune ou objective. Dans l'œuvre de Camus, le « je » est en retrait, se limitant à une simple déclaration d'un fait, alors que le temps devient flou dans l'indifférence : la parole joue un rôle constatif et dévoile l'absurde. Dans l'œuvre de Beckett, le je est dissocié et épuré, réduit à l'action de parler dans un moment suspendu : la parole est performative, acte vital qui préserve le sujet dans sa réalité. Le je fragmenté chez Becket représente une sorte de simplification du sujet à l'acte d'expression, mettant en lumière la fragilité et l'instabilité de l'identité. Cette progression illustre comment les déictiques et la structure de l'énonciation ne sont pas de simples éléments grammaticaux, mais de véritables opérateurs de subjectivité qui révèlent l'évolution de la littérature dans sa manière de représenter le sujet et sa relation au monde.

**Tableau récapitulatif**

| Auteur | Posture du je | Rapport au temps | Fonction du discours |
|---|---|---|---|
| Dostoïevski | Je tragique, introspectif | Temps projeté vers l'avenir, angoisse de la mort | Interrogation existentielle, quête de sens |
| Hugo | Je lyrique, prophétique | Temps historial et intemporel (éternité de la justice) | Fonction morale, universelle, défense des faibles |
| Gary | Je universalisé et partagé | Temps cyclique (promesse déçue, retour de l'aube) | Réflexif, élargissement du vécu individuel au collectif |
| Camus | Je en retrait, minimaliste | Temps flou, incertain, distancié | Constatif, neutre, miroir de l'absurde |
| Beckett | Je éclaté, réduit à l'énonciation | Temps suspendu, présent perpétuel | Performateur, acte de survie linguistique |

**3. Intérêt scientifique et perspectives**

L'article démontre que l'analyse des déictiques et de l'énonciation contribue à établir la typologie des postures énonciatives dans divers contextes littéraires. Cette recherche propose également une analyse linguistique et une interprétation littéraire, fournissant un cadre méthodologique adaptable à d'autres corpus. Mais avant tout, elle a proposé une perspective comparative diachronique sur la subjectivité, du XIXe au XXe siècle, dévoilant les évolutions du « je » en fonction des genres et des sensibilités propres à chaque auteur.

**Conclusion**

L'analyse des déictiques démontre que leur rôle dépasse la simple reconnaissance: ils créent l'espace perceptible du texte, dirigent la perception temporelle et instaurent une connexion dynamique entre l'auteur, le personnage et le lecteur. Par l'ajustement du ton narratif et l'intégration de thèmes tels que la mort, la douleur ou la quête de sens sur des repères individuels et universels, les déictiques reflètent la complexité de l'existence humaine telle qu'elle est ressentie et conceptualisée dans le domaine littéraire. L'analyse de passages littéraires choisis a révélé que les déictiques ne sont pas

simplement des indicateurs grammaticaux : ils constituent de puissants outils de subjectivation. Les pronoms personnels, notamment le « je », expriment un discours personnel, fréquemment empreint de douleur, qui apparaît comme une recherche de signification face à la mort, à l'écoulement du temps ou à la souffrance intérieure. L'usage du « on » permet, pour sa part, de généraliser cette voix en une expérience collective, où le lecteur est parfois directement interpellé. Les repères horaires créent une temporalité éclatée et chargée d'émotions, oscillant entre mémoire présente et avenir indéterminé. En ce qui concerne les repères spatiaux, ceux-ci sont fréquemment symboliques, reflétant un espace subjectif, que ce soit celui de la mémoire ou de la déchirure personnelle. En somme, les déictiques offrent aux écrivains la possibilité d'incorporer l'identité individuelle dans un discours qui, bien qu'intimement personnel, trouve un écho universel. Ils représentent la façon dont la littérature permet de donner une voix à l'invisible, et convertissent les réalités subjectives en vérités communes. Cette étude illustre ainsi la richesse du croisement entre linguistique de l'énonciation et analyse littéraire, et ouvre de nouvelles pistes pour l'exploration scientifique des voix narratives dans la littérature moderne et contemporaine.

**Références bibliographiques**

1. Albert Camus. (1942). *L'Étranger*. Paris : Gallimard (coll. Folio).
2. Antoine Culioli. (1991). *Pour une linguistique de l'énonciation*. Paris : Ophrys.
3. Catherine Kerbrat-Orecchioni. (1980). *L'énonciation: De la subjectivité dans le langage*. Paris : Armand Colin.
4. Catherine Kerbrat-Orecchioni. (1983). *L'implicite*. Paris : Armand Colin.
5. Dominique Maingueneau. (2014). *L'énonciation en linguistique française*. Paris : Hachette.
6. Émile Benveniste. (1958). *De la subjectivité dans le langage. Dans Problèmes de linguistique générale I*. Paris: Gallimard.
7. Émile Benveniste. (1966). *Problèmes de linguistique générale I*. Paris: Gallimard.
8. Émile Benveniste. (1974). *Problèmes de linguistique générale II*. Paris : Gallimard.
9. Fyodor Dostoevsky. (1888). *Les Pauvres Gens (Trad. Halpérine-Kaminsky*). Paris : Plon.
10. Gérard Genette. (1972). *Figures III*. Paris : Seuil.
11. Jean-Claude Coquet. (1984). *Le discours et son sujet*. Paris : Klincksieck.
12. Marcel Proust. (1913). *Du côté de chez Swann*. Paris : Grasset.
13. Oswald Ducrot. (1984). *Le dire et le dit*. Paris : Minuit.
14. Roman Jakobson. (1963). *Linguistique et poétique. Dans Essais de linguistique générale*. Paris : Minuit.
15. Romain Gary. (1965). *Pour Sganarelle: Essai sur le roman et sur le romanesque*. Paris : Gallimard.
16. Samuel Beckett. (1953*). L'Innommable*. Paris : Minuit.
17. Victor Hugo. (1856). *Les Contemplations*. Paris : Michel Lévy frères.

**Bibliographie de l'auteure**

GAOUDI Fella : Maître de Conférences A en sciences du langage. Ses travaux s'inscrivent dans le champ de l'analyse du discours et de la sociolinguistique, elle s'intéresse particulièrement à la subjectivité dans le langage, aux pratiques plurilingues en Algérie, et aux enjeux sémantiques liés à la traduction numérique. Auteure de plusieurs publications scientifiques, a participé à des projets de recherche nationaux.